

Un coup de sounette retentit en ce moment ; Iza courut ouvrir et reçut, des mains de la concierge, les pains et le lait chaud du premier déjeuner. Alors son frère quitta le canapé où il s'était étendu, d'un air ennuyé et nouchalant. Il alluma la lampe à esprit-de-vin, versa l'essence de café dans l'eau bouillante. Et tous deux, s'asseyant devant la petite table où leurs tasses étaient posées, se servirent leur café, coupèrent leurs tartines, et, tout en s'occupant ainsi, reprirent la conversation.

— D'abord, dit la chanteuse, en regardant fixement Théophile, qui savourait son déjeuner avec recueillement il me semble que, si je venais à me trouver dans l'embarras, ce serait toi qui devrais m'aider, puisque tu es mon frère. Voici, d'ailleurs, assez de temps que je travaille pour mener la maison . . . Si donc tu cherchais à ton tour les moyens de nous tirer d'affaire, ça ne serait pas trop tôt, là, vrai, à ce qu'il me semble.

— Que veux-tu ? . . . Ce n'est pas la bonne volonté qui me manque. Mais je suis dans une bien mauvaise passe, en ce moment. Et cependant je vais, je viens, je tripote, je flaire. La chance est contre moi ! rien ne me réussit . . . Ainsi tout dernièrement, je devais aider un camarade, Aristide Turpin, dit Pied-de-Cerf, à monter ce qu'on appelle : un cabinet d'affaires. Et là nous aurions fait de la recette, je te le garantis. Pas un comme Aristide pour plumer les provinciaux et décrocher le magot des portières . . . Et dire qu'il n'y a pas eu moyen de commencer, parce que le propriétaire du local, dans la rue Montorgueil, un bureau tout à fait gentil, se méfiait du tour et voulait absolument se faire payer, rien que ça de jeu ! six mois d'avance.

— Bref, l'affaire n'a pas réussi . . . Moi, je n'en suis triste qu'à moitié. Pour faire sa pelote, dans ces sortes de ficelles-là, faut trop longtemps attendre . . . Et puisque la machine est dans l'eau, trouve autre chose, voilà tout.

— Eh ! c'est là précisément ce qui me cause un fier dépit. Tu comprends bien que je n'ai pas attendu ton conseil pour imaginer autre chose . . . Ainsi, j'avais été me présenter chez un docteur . . . du faubourg Saint-Germain, encore ! . . . qui avait besoin d'un secrétaire. Oh ! il y aurait eu là de bon coups à faire, sais-tu ? . . . Et c'est là vraiment que je vois combien la mauvaise chance me taquine. Car j'ai eu beau me faire convenable et tout à fait gentil, prendre des airs d'innocent et baisser le coin de ma moustache, ce maudit docteur a eu un certain flair ; je n'ai pas réussi. J'avais pourtant montré de bien beaux certificats . . . que je n'étais accordés moi-même . . . Enfin, voilà, sœurlette. Et telle est la raison pour laquelle, je te repète, tu dois prendre bien soin de ton gosier. Avec ça, veloute tes couplets, égrène tes roulades, et souligne tes mots à effet, si tu veux que le directeur soit content, que le public t'acclame, que les reporters te célèbrent, et que la fruitière, le boucher et le propriétaire prennent assez de confiance pour accorder un généreux crédit.

— Je n'ai pas besoin de tes conseils ; j'ai déjà prouvé, il me semble, que je suis assez grande fille pour savoir mener mes affaires . . . D'ailleurs, si j'avais, un jour ou l'autre, quelque désagrément dans mon métier d'étoile, je trouverais bien d'autres moyens de me débrouiller, sois-en sûr. Tu n'es pas sans savoir, d'abord, que je peux me marier, dès aujourd'hui, si l'envie m'en prend. M. Emile Dufranc, ton ancien camarade d'école, qui a beaucoup d'éducation, et qui est ton intime ami, n'attend qu'un mot de moi pour faire publier mes bans et se commander son habit de noce. Alors tu n'auras plus besoin de te tracasser pour moi. Et moi de mon côté, je pourrai me passer de ce que tu appelles ta "protection", lorsque je serai Madame.

— Avec ça que, si tu épouses Emile, tu seras bien avancée ! . . . Je me vois forcé de t'apprendre que ce brave camarade n'est pas plus riche que nous. Et sa belle éducation ne lui fait pas grand profit, car je sais de source certaine, comme dit le *Constitutionnel*, que sa montre est chez "ma tante" depuis qu'il a perdu sa place au ministère.

— Ça peut bien être. Tout le monde a, dans sa vie, ses "jours d'adversité," comme dit la chanson . . . Mais ça n'empêche pas que M. Emile peut fort bien devenir riche. Tu sais qu'il a des espérances : il attend un héritage, celui de son parrain de Picardie, un entrepreneur retiré, qui est tout à fait à son aise.

— Bah ! . . . Les parrains de Picardie, c'est comme les oncles d'Amérique. Ça s'est vu peut-être autrefois, et ça faisait très bon effet, pour sûr, au troisième acte des vaudevilles. Mais c'est tout à fait fini, oublié, disparu. La race en est perdue, la ficelle est usée.

— Tu peux dire tout ce que tu voudras, répondit Iza, d'une voix sèche et dure, en se levant pour s'approcher du piano, qu'elle ouvrit d'un geste irrité. Mais cela n'empêche pas que M. Emile est un bien gentil jeune homme, que j'ai pour lui beaucoup d'estime,